Le Rêve Impérial de Wall Street

que le monde n'est pas une simple unité qui peut être encaissée comme des actions, ou emportée comme du butin de pillage, il s'aperçoit que son pouvoir ne peut pas être étendu sur une échelle mondiale, aussi longtemps qu'il n'est pas établi en toute sécurité à la maison. La nation doit être « unifiée », elle doit abandonner toute résistance et accepter, elle aussi, la rançon de la guerre et les plans de domination mondiale de Wall Street. Avant tout, la classe ouvrière américaine ne peut plus se permettre le luxe d'un standard de vie plus élevé. Le mouvement ouvrier organisé ne peut être toléré qu'à la condition d'accepter «intérieurement» le même genre d'« association » que la Grande-Bretagne a été obligée d'accepter sur l'arène mondiale, c'est-à-dire d'accepter les miettes de de la table du maître, ce qui équivaut à un déclin absolu du standard de vie par rapport au passé. Le refus du prolétariat américain de se soumettre à ce rôle servile consti-tue le pire cauchemar pour les maîtres de Wall Street dans leur rêve d'hégémonie mon-

Dès le premier jour après la capitulation du Japon, il devint évident que les banquiers de Wall Street n'avaient en aucune façon terminé leur guerre. Ils avaient seulement transporté le front des opérations d'Okinawa, de Leyte et de Saïpan, vers Détroit, Pittsburgh et Akron. (2) L'ennemi principal n'a ni flotte ni aviation à sa disposition, il est désarmé, il est à l'intérieur: c'est la classe ouvrière américaine. Si la guerre est la continuation de la politique per d'outres movers. nuation de la politique par d'autres moyens, alors la «paix» implique pour l'impérialisme américain la continuation de ses méthodes et de ses buts de guerre. Seul l'embrigadement de la classe ouvrière américaine, seul l'abandon de l'arme de la grève et le fléchissement de la lutte de classe, obtenu par la capitula-tion volontaire des bureaucrates syndicaux, a permis à la bourgeoisie américaine de jeter tout le poids de son immense capacité pro-ductrice dans le conflit armé, de mettre au point la masse d'équipement et de matériel nécessaire pour plusieurs armées complètes, et de mener la guerre sur deux fronts. Mais les mêmes conditions restent également vi-tales pour la réussite de l'organisation de la

Au milieu même de la guerre, Wall Street prépara l'offensive qu'il déclencha à l'inté-rieur dès la capitulation du Japon. Fortifié par les profits les plus élevés de l'histoire, le capitalisme américain rassembla des réserves gigantesques pour mener à bien sa longue lutte. A travers l'adjudication gratuite des

En même temps que le capitalisme améri- usines de guerre, construites par l'Etat, à cain monopolisateur est en train d'apprendre travers les abaissements massifs des impôts et des interventions financières spéciales du gouvernement « en vue de la reconversion », des fonds publics ont été manipulés de façon à couvrir d'avance toutes les pertes que le long siège contre le mouvement ouvrier pourrait imposer au Capital.

La General Motors était la corporation indiquée pour diriger cette offensive contre la classe ouvrière organisée. De tous les profiteurs de guerre, ce trust était le plus repu. teurs de guerre, ce trust était le plus repu.
La General Motors constitue la pierre angulaire de l'Empire Morgan-du-Pont (3), un
monstre qui enveloppe toute l'économie américaine. Nourissant les plus importantes industries, à la fois productrices de matières
premières et de produits finis, la General
Motors tient en même temps les clés de la
« reconversion ». C'est ce trust qui pouvait
donner le signal à la production de paix, soit
pour partir d'un rythme des plus promotteurs, soit pour amener les roues de la « reteurs, soit pour amener les roues de la «renaissance » à un arrêt grinçant.

Il était en outre évident, dès le premier jour de l'ouverture des négociations entre le syndicat et le trust, que la General Motors n'avait nullement l'intention d'écouter les fantaisies d'Henry Wallace (4), répétées par les dirigeants syndicaux, au sujet des «60 millions d'emplois» ou de «la planification pour la paix remplaçant la planification pour la gaux rempositions de la General la guerre». Les propositions de la General Motors au syndicat pouvaient être résumées en trois mots : capitulation sans conditions. Avec la même brutalité et la même arrogance délibérée, avec laquelle le Département d'Etat coupa brusquement les livraisons de la loi prêt et bail à son rival britannique, la General Motors et les autres trusts, coupè-rent brusquement les règlements de guerre au sujet des salaires et décidèrent une diminution générale en abolissant les heures supplémentaires, en diminuant la production et en fermant de nombreuses entreprises. La General Motors rejeta grossièrement la de-mande du syndicat U.A.W. (5) de répondre au coût de la vie croissant par une augmen-tation de salaires. Le trust jeta ainsi son gant au visage de toute la nation. Les ma-chines s'arrêteraient et rouilleraient mais chines s'arrêteraient et rouilleraient mais Wall Street n'abandonnerait pas un pouce de terrain au syndicat. A travers leurs mo-nopoles, les 60 familles américaines sont décidées de dicter les conditions les plus brutales et les plus exigeantes au prolétariat. Et, en fait, les travailleurs américains sont considérés par les Morgans et les du Pont comme un peuple soumis, au même titre que les Allemands et les Japonnais battus.

Le Gouvernement Allié au Grand Capital

relations intimes entre le gouvernement et le Grand Capital avaient été jusifiées comme étant indispensables à la «planification pour la guerre». Les profits fabuleux que les étant indispensables à la «planification pour la guerre». Les profits fabuleux que les trusts accumulaient grâce aux commandes lité» de l'Etat, entretenues avec tant de soin

Avant le début de la grève de la General Motors, Washington était déjà intervenu directement au profit du capital monopolisateur. Avant la capitulation du Japon, les citants » au patriotisme, comme une rançon qu'il fallait payer pour la victoire. L'érup-tion présente de la lutte de classe a rapide-ment réduit en cendres ces fictions et a révélé la véritable nature de l'alliance entre

par les quatre gouvernements de Roosevelt, furent détruites.

La première réaction de Truman face à la grève fut un acte de guerre ouverte deman-dant au Congrès de voter des lois anti-ouvrières qui désarmeraient les syndicats devant l'offensive du Grand Capital. La raison des attitudes différentes de Roosevelt et de Truman doit être trouvée, non dans le caractère des hommes, mais dans le caractère du temps. Roosevelt pouvait camoufier la véritable nature du gouvernement, celle d'un comité exécutif de la classe capitaliste, uniquement parce que, sous l'empire des nécessités de la guerre, les dirigeants ouvriers réussissaient à museler les syndicats. Aussi longtemps que les dirigeants ouvriers purent convaincre les travailleurs de se désarmer volontairement, l'Etat n'avait pas besoin de volontairement, l'Etat h'avait pas besoin de les désarmer de force. Truman se démasqua rapidement comme agent direct de Wall Street parce que l'ambigüité, cet élément essentiel de la collaboration de classe, ne constituait plus une politique efficace. La demande du Grand Capital de museler les syndicats na pouvait plus compete sur l'he syndicats ne pouvait plus compter sur l'ha-bileté des Murray, Thomas (6) et Cie à maintenir les ouvriers dans la passivité, pen-dant qu'on les enchaînait. Le rôle de Truman était donc établi d'avance.

L'impuissance croissante de la bureaucratie syndicale à arrêter le flux des luttes de

masse est un phénomène international. La déception envers la guerre et les conditions qui accompagnent l'immédiat après-guerre ont produit le tournant à gauche qui a mené le Labour Party au pouvoir en Grande-Bretagne et qui a donné une majorité absolue aux partis socialiste et communiste dans les récentes élections françaises. Aux Etats-Unis également, a pris fin la paix sociale qui existait depuis 4 ans. L'ampleur et l'intensité des luttes qui éclatèrent dès la cessation des hostilités indiquent que cette paix sociale ne fut qu'une trêve instable.

Il serait faux, pourtant, de prétendre que l'objectif de mouvement gréviste actuel soit simplement d'en finir avec les affaires que les années de guerre n'ont pas permis de régler. Les griefs accumulés, les provocations capitalistes qui ne recurent pas de réponse, les rebellions bloquées, de nature locales et sporadiques, tout cela ne contribua qu'à comprimer la force dont l'explosion était retenue par l'embrigadement, la promesse des dirigeants de ne pas faire de grèves, et le patriotisme passifs. Si les luttes avortées des années de guerre étaient en premier lieu des actions défensives contre l'empiètement des trusts et du gouvernement sur les droits ouvriers, alors la vague gréviste actuelle prend la forme d'une offensive, bien que le Grand Capital joue incontestablement le rôle de l'agresseur.

La Nature de la Nouvelle Vague Gréviste

La vague gréviste actuelle, qui menace à grands sacrifices de la guerre, acceptés suite tout instant d'entraîner toutes les industries à des promesses encore plus grandes, pousse de base, se déploye sur un niveau bien plus de base, se deploye sur un niveau bien plus haut que les grèves qui suivirent la première guerre mondiale. Des syndicats de masse puissamment organisés ont remplacé les forces faibles et dispersées de 1919. Les syndicats C.I.O. étaient préparés à la lutte présente par les victoires des grèves d'avant-guerre, avec occupation des usines, et par la croissance de leur organisation, même sous les conditions défavorables de la guerre. Le les conditions défavorables de la guerre. La grande confiance dans ses propres forces dont le prolétariat fait preuve actuellement est en opposition totale avec le caractère désespéré des grèves de 1919-1921 durant les-quelles les travailleurs furent écrasés par la supériorité colossalle de leurs ennemis. Tan-dis que les travailleurs se battaient alors pour le droit élémentaire de s'organiser en syndicats, le mouvement ouvrier est actuelle-ment bien retranché et exige une part plus grande du revenu national.

L'enjeu du conflit entre les syndicats et les trusts a acquis par conséquent une ex-pression de classe plus fondamentale, et englobe des questions sociales bien plus larges. Sous la pression des travailleurs, les diri-geants syndicaux sont forcés d'avancer des revendications plus radicales que dans le passé. Par exemple, les dirigeants du U.A.W. passe. Par exemple, les dirigeants du U.A.W. refusent de baser leur revendication pour une augmentation de salaire de 30 pour cent sur « l'arithmétique » des trusts, suivant laquelle des salaires plus élevés ne peuvent être accordées que quand la productivité du travail s'accroît. Ils exigent ces augmentations parce que les travailleurs en cont besein et sans s'accupar de leur consé. ont besoin, et sans s'occuper de leur conséquence sur le taux de profit des trusts. Les

les travailleurs à insister, avec plus de vigueur, sur leurs propres intérêts, opposés à ceux des trusts.

Le rejet brutal du trust de faire droit aux revendications du syndicat et d'admettre les prémisses d'où partent ces revendications, a mené inévitablement, à l'étape suivante de la lutte, à la proposition du syndicat de dévoiler au public les secrets commerciaux des trusts. Ici aussi, l'enjeu est plus élevé que la question de savoir si, oui ou non, les trusts sont capables de payer des salaires plus élevés. Une fois les livres de compte ouverts, ce seront tous les subterfuges de la comptabilité des trusts qui seront révélés, ce sera la nature parasitaire et anti-sociale du capitalisme monopolisateur qui apparaî-tra. La suppression d'inventions, la fixation des prix, l'accumulation de grandes réserves de capitaux pour les investissements étran-gers qui rapportent beaucoup, alors que l'industrie dans le pays même est sabotée et maintenue artificiellement à des niveaux de productivité plus bas, — tous ces procédés réactionnaires des monopolisateurs apparai-traient par l'examen des livres de compte des trusts comme les monstres hideux qui surgirent de la boîte de Pandore. L'indignation actuelle contre les profits élevés des trusts serait redoublée par la révélation de leurs méthodes parasitaires, ou plutôt, de l'activité générale, quotidienne de la soldisant « initiative privée ». La lutte passerait alors logiquement au stade suivant. la rait alors logiquement au stade suivant: la demande du contrôle ouvrier sur la production et de la nationalisation des grands